

70

centimes

LES  
LIVRES ROSES

361

POUR LA JEUNESSE



LES  
ÉCOLIERS DU CAUCASE

par  
René SAMOY



LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse, PARIS (6<sup>e</sup>)

# LES ÉCOLIERS DU CAUCASE

---

## Préface

Le Caucase est une des régions les moins connues du globe, et, cependant, c'est une des plus intéressantes, des plus pittoresques et des plus riches par ses mines et ses produits agricoles.

Déjà, dès la plus haute antiquité, la Colchide était renommée pour ses mines d'or, comme le prouve la légende de la Toison d'or. C'est justement dans cette partie du Caucase que se passe notre récit, c'est-à-dire au sud de la haute chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie.

Les populations les plus diverses occupent ce pays : Géorgiens, Arméniens, Tartares, divisés en nombreuses tribus, s'étendent de la mer Noire à la mer Caspienne, et ce n'est pas sans raison que les voyageurs ont surnommé le Caucase le pays aux cent langues.

Ces peuplades primitives, malgré la domination des Russes et l'arrivée de nombreux Européens, conservent encore, en grande partie, leur mœurs et leurs usages séculaires. Les légendes abondent dans ces montagnes où restent toujours populaires les noms de Prométhée, de Jason, de Médée, de Thamar, de Schamyl, etc.

Nous avons cherché à donner rapidement un aperçu de ces mœurs, de ces usages, de ces légendes et des progrès réalisés, dans cette contrée, depuis quelques années, par la création d'écoles et de chemins de fer.

En suivant les écoliers du Caucase dans leurs excursions, nos jeunes lecteurs s'intéresseront à ce pays qui se transforme et qui, bientôt, aura perdu, comme tant d'autres, son caractère original.

---

*Pour paraître le 1<sup>er</sup> novembre 1924*

# LES ÉCOLIERS DU CAUCASE



« POURQUOI NE VIENS-TU PAS A L'ÉCOLE AVEC MOI ? »

## I. — LES ÉCOLES DE KOUTAÏS

Koutaïs est une jolie ville de la Transcaucasie russe, située sur le fleuve Rion. Ce cours d'eau se jette dans la mer Noire, à Poti, d'où un chemin de fer se dirige vers Bakou, sur la mer Caspienne, en passant par Koutaïs et Tiflis.

Le Rion divise Koutaïs en deux parties, unies par des ponts suspendus. La situation de cette ville est des plus pittoresques. De hautes montagnes bornent le paysage : à leur pied, s'étend la cité formant un vaste amphithéâtre que des ruines antiques entourent de leurs sombres masses.

Autrefois, Koutaïs était bâtie en bois et en torchis, mais, maintenant, ses rues sont bordées de riches constructions en pierres, avec des arcades.

Dans une maison de belle apparence, au bord du fleuve, au milieu de jardins fleuris et de vergers pleins d'arbres fruitiers, habitait une famille caucasienne, dont le chef, M. Lermonof, avait résidé à Paris, pendant plusieurs années. Il parlait couramment le français et le russe. Occupé de sériciculture (1), il faisait avec la France un commerce important de soie. M<sup>me</sup> Lermonof était une Géorgienne de Tiflis, instruite et distinguée, dont le principal souci était de faire l'éducation de ses deux enfants. L'aîné, Michel, était un jeune garçon de 12 ans, svelte, élancé, fort pour son âge, qui portait déjà la tchoka, long vêtement orné de cartouchières sur les deux côtés de la poitrine ; il était chaussé de bottes molles sur un large pantalon et sa tête était coiffée d'un bonnet de peau d'agneau, selon la coutume du pays. L'autre enfant était une charmante fillette, Olga, âgée d'une dizaine d'années, vêtue, comme sa mère, à l'européenne.

Le jour où nous faisons la connaissance de cette aimable famille, ces deux enfants jouaient dans le jardin avec un camarade qui n'avait ni la figure ni le costume du pays. C'était un jeune Français, nommé Charles Montana, dont le père, habitant Marseille, était venu passer quelques mois en Caucase, pour l'achat d'une grande quantité de soie grège (2). M. et M<sup>me</sup> Montana s'étaient installés dans une maison voisine de la propriété de M. Lermonof et de fréquentes relations commerciales avaient créé une profonde amitié entre les deux familles.

« Pourquoi ne viens-tu pas à l'école avec moi ? demanda, un jour, Michel à Charles Montana.

— Est-ce que vos maîtres vous enseignent en français ?

— Oh ! non ; les leçons se donnent en géorgien et en russe.

— Alors, comment veux-tu que je fréquente votre école, moi qui ne connais pas ces deux langues ?

— C'est juste et c'est dommage, car tu ferais connaissance avec mes amis qui m'ont déjà parlé de toi et tu pourrais partager nos jeux.

— Sans aller à l'école, je puis me rencontrer avec tes camarades, mais parlent-ils le français ?

(1) Industrie de la soie.

(2) Soie brute.

— Non, mais je te servirai d'interprète.

— Voilà qui n'est guère commode pour jouer. »

L'école que fréquentait Michel, était bien installée dans un bâtiment composé d'un rez-de-chaussée, avec une véranda qui s'étendait sur toute la façade. Une large cour, ouverte sur



ILS MONTENT A CHEVAL COMME DE VRAIS COSAQUES

le devant, était ombragée de beaux tilleuls. Les salles étaient vastes, bien éclairées et ornées de tableaux et de cartes.

Des professeurs, formés à Tiflis, y enseignent la lecture, l'écriture, l'arithmétique et à peu près tout ce que les enfants apprennent dans nos écoles primaires. Il y a, en outre, des cours de chant et des exercices de gymnastique. Les écoles de filles diffèrent peu de celles des garçons.

« Vos maîtres sont-ils bien sévères ? demanda Charles.

— Pas trop, mais il ne faut pas que les écoliers se mettent en retard, expliqua Michel ; dès que nous sommes entrés en classe, le maître fait l'appel et les absents sont punis.

— Ajoute, dit son père, que les parents dont les enfants manquent à l'école sans raison sérieuse sont condamnés à une amende de dix kopecks (1), qui sont versés dans la caisse scolaire ; les élèves pauvres sont admis gratuitement.

— Vraiment, répondit M. Montana, j'admire vos écoles et il serait à désirer que les petits Français qui font l'école buissonnière, fussent traités comme les élèves du Caucase.

— Les enfants qui veulent continuer leurs études, vont dans les écoles supérieures ou les gymnases (2) de nos grandes villes ; plusieurs même sont envoyés en Russie.

— Moi, j'irai en France, n'est-ce pas, papa ? demanda Michel.

— Oui, mon garçon, c'est à Marseille ou à Paris, que tu termineras tes classes.

— Oh ! mettez-le à Marseille ! s'écria Charles, il sera avec moi.

— C'est une excellente idée, dit M. Montana, Michel vivra avec nous et suivra les cours du lycée.

— J'y songeais », répondit le sériciculteur.

Grâce à son ami, Charles avait fait connaissance avec quelques enfants de Koutaïs, tous amateurs des sports, habitués à monter à cheval, comme de vrais cosaques, et s'exerçant, chaque jour, au tir du pistolet. Cela ne les empêchait pas d'être d'excellents écoliers et de prendre part aux jeux moins belliqueux de leurs camarades. Charles aimait à suivre, aux heures de récréation, les jeux de ces écoliers, qui sont, maintenant, à peu près ceux de l'Europe, introduits peu à peu par les jeunes Russes dont les familles viennent en Transcaucasie ; citons le ballon, la toupie, la main-chaude, le colin-maillard, la cachette et beaucoup d'autres.

« Ces jeux sont amusants, disait Michel, mais ils nous plaisent moins que le tir, la danse, l'équitation.

— Chez nous, répartit Charles, ce sont les grands élèves qui se livrent à ces exercices ; les enfants, comme moi, préfèrent les barres, la course, le saut, le football et d'autres encore.

— Autrefois, expliqua M. Lermonof, les jeunes Caucasiens étaient élevés durement ; leurs jeux avaient tous pour but de développer leur adresse et d'en faire des guerriers. Un proverbe

(1) Le kopeck vaut 4 centimes.

(2) Lycées.

disait avec raison : « L'enfant géorgien ne rit et ne pleure jamais. »

— Heureusement, ajouta M<sup>me</sup> Lermonof, nos enfants sont traités aujourd'hui comme ceux de l'Europe et n'en sont pas moins, plus tard, de vaillants soldats. »

## II. — UNE FÊTE CAUCASIENNE

« Le carnaval va bientôt commencer, dit, un jour, Michel.

— Alors, s'écria Charles, il y aura des masques dans les rues !

— Bien peu, mon ami, répondit M. Lermonof ; dans notre pays, il y a peu de déguisements en public, on les réserve pour les bals de famille. Le carnaval, ici, consiste surtout en fêtes intimes. On ne voit guère de ces divertissements que j'ai vus à Marseille et à Paris, tels que les chevaux de bois, les jeux de massacre, les troupes bruyantes, déguisées, qui vont à travers les rues, en chantant et en dansant.

— Mais, alors, comment s'amuse-t-on ?

— Les familles s'invitent réciproquement ; on mange, on boit, on danse.

— C'est bien moins amusant qu'en France où il y a des cavalcades avec des chars parés de tous genres. Le carnaval de Nice est un des plus renommés et attire beaucoup d'étrangers.

— Chaque pays a ses plaisirs particuliers : ceux du Caucase ne sont pas sans charme. »

Peu de temps après leur arrivée, M. et M<sup>me</sup> Montana furent invités avec leurs hôtes à un mariage qui avait lieu dans un village voisin de Koutaï. Des messagers à cheval avaient été envoyés chez tous les parents et les amis pour les prier d'assister à la cérémonie. Les cavaliers, de même que les invités, en costume d'opéra, annonçaient leur arrivée par des coups de feu, des chants et des cris joyeux : c'était un vacarme étourdissant.

Le repas fut servi sous de vertes tonnelles, dans le jardin de la maison, où l'on avait installé de longues tables. Chacun pouvait y prendre place sans cérémonie. Dès que tout est prêt, des

serviteurs s'avancent ; les uns portent des bassins, les autres des cruches d'argent. Ils versent quelques gouttes d'eau sur les mains de chacun des convives : c'est une sorte de purification qui rappelle sans doute quelque usage antique.

Sur la table, sont placés des plats remplis de maïs, mets qui forme la base de la nourriture du peuple caucasien.

On sert, en même temps, une soupe aigre au bouillon de poule, des ragoûts de viande assaisonnés de lait acide, au safran, des rôtis de mouton, de poulet et du poisson du Rion. Viennent ensuite des herbages en salade, des galettes de froment cuites sous la cendre, des caïmacks (fromages cuits), des entremets sucrés, des bols de yaourt (lait aigri), des confitures et du miel excellent d'une blancheur merveilleuse.

Ce repas de Gargantua effrayait nos Européens et ils se demandaient comment les convives pouvaient entasser tant de vivres dans leur estomac.

« Ils profitent de l'occasion, dit M. Lermonof, car, ordinairement, leur repas est plutôt frugal. Le peuple se nourrit surtout de bouillie de maïs, de lait caillé et de fromage de buffle. »

Comme dans tous les festins, les jours de fête, on avait choisi, avant de prendre place à table, un président du banquet. On range devant lui un certain nombre de vases de tous genres, des verres, des bocaux, des cornes gigantesques de bélier, montées sur des pieds de métal, des amphores à deux anses.

« Sa fonction est donc de boire pour tout le monde ! s'écria M<sup>me</sup> Montana.

— Non, madame, c'est lui qui remet à chaque convive le récipient que celui-ci désigne. On le remplit jusqu'au bord et le président boit, en même temps que l'invité, le contenu d'un vase semblable. Honneur à celui qui a fini le premier !

— Il faut que ce président ait une grande habitude, pour ne pas tomber ivre sous la table !

— On sait à qui l'on a affaire, car ce président, non seulement boit énormément, mais il a le droit d'obliger les assistants à boire et, si l'un d'eux refuse, on peut lui verser le contenu du vase sur la tête.

— Eh bien ! dit M. Montana, heureusement que je n'ai pas été soumis à cet usage, car je serais inondé de vin !

— Soyez tranquille, les étrangers en sont exemptés. D'ailleurs, ces mœurs ont été abandonnées dans les villes et par la haute société. Les Caucasiens qui ont voyagé, ont adopté les coutumes de



LES CAVALIERS ANNONÇAIENT LEUR ARRIVÉE PAR DES COUPS  
DE FEU

l'Europe, tout en conservant la cuisine qui est imposée par les productions de leur pays. Si l'on suivait exactement les anciens usages, le maître de la maison ne devrait point s'asseoir au milieu de nous, mais servir lui-même et veiller, pendant le festin, à ce que ses invités soient satisfaits. »

Après le repas, on se livra à la danse et surtout à celle qui est la plus aimée des Caucasiens, la *lesquingha*. Cette danse est très curieuse : un seul danseur se place au milieu des assistants qui se tiennent en rond autour de lui ; il tourne sur la même place, en général, sur la pointe des pieds, à tel point qu'on se demande comment il peut se tenir en équilibre. Parfois, un danseur et une danseuse exécutent cette danse ensemble, accompagnés par les Caucasiens qui frappent des mains pour marquer la mesure. Souvent, une musique dirige les danses ; elle est composée de clarinettes au son criard, de violons tenus verticalement et de petites timbales qu'on frappe avec des baguettes.

Pour terminer, les jeunes gens donnèrent un carrousel où, sur des chevaux magnifiques, ils firent briller leur adresse et leurs talents de cavaliers expérimentés. Michel, qui prit part à cet exercice, mérita les éloges de tous les assistants.

Cette fête se prolongea fort avant dans la nuit et tout le monde voulut ensuite accompagner les invités jusqu'à la ville, heureusement peu éloignée.

### III. — A TRAVERS LA VILLE

Le lendemain, M. et M<sup>me</sup> Lermonof firent avec leurs amis une promenade à travers Koutaïs.

« Notre ville, dit le sériciculteur, renfermait autrefois des édifices remarquables, mais elle a été plusieurs fois détruite par les Arabes et les Turcs. Aujourd'hui, elle a plusieurs maisons construites sur le modèle européen, mais la vieille cité conserve encore son caractère antique.

— Voilà sans doute la citadelle, dit Charles, en montrant un énorme et sombre rocher qui domine la ville.

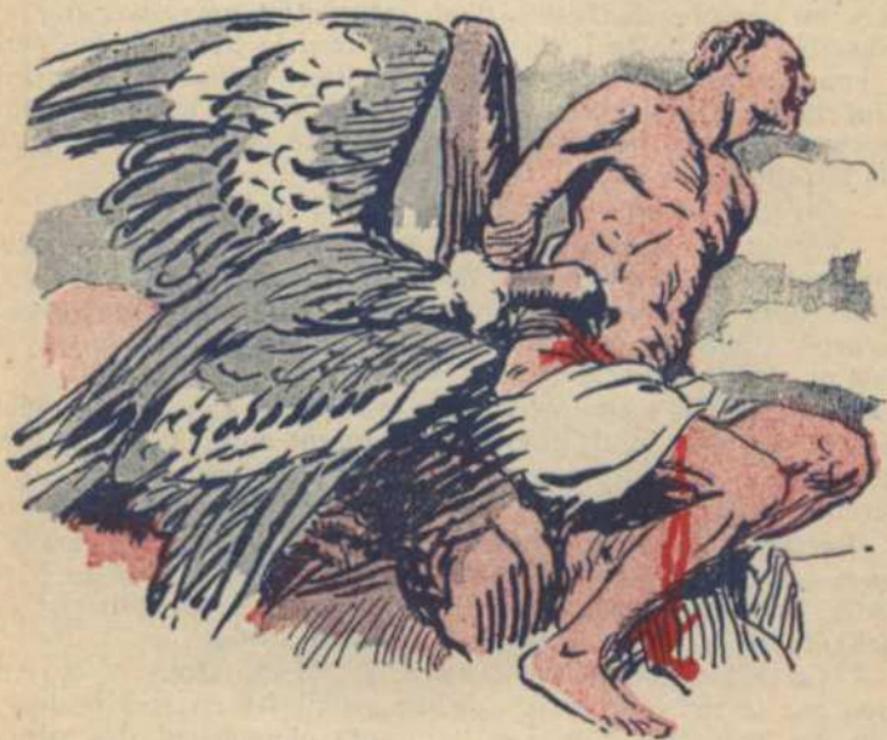
— Ce rocher se nomme le Khomli, répondit M. Lermonof, il est, d'après une tradition séculaire, celui sur lequel Prométhée

fut enchaîné et eut le foie, toujours renaissant, rongé par un vautour.

— Oh ! repartit le petit Français, je connais la légende.

— Raconte-nous cette légende, demandèrent Michel et Olga.

— La voici telle que notre professeur de Marseille nous l'a racontée : Prométhée était fils du titan Japet. Il avait formé un



UN VAUTOUR RONGEAIT SON FOIE SANS CESSER RENAISSANT

homme avec de l'argile et lui avait donné la vie, en dérobant une parcelle du feu céleste. Jupiter, le maître du ciel, irrité contre lui pour ce motif, le fit attacher sur un rocher du Caucase où un vautour rongerait son foie sans cesse renaissant.

— Quel horrible supplice ! s'écria Olga, est-ce que Prométhée est resté longtemps sur ce rocher ?

— Il a été délivré par Hercule qui tua le vautour.

— C'est très bien, mon ami, conclut M. Lermonof, tu as profité des leçons de ton professeur. Cette histoire est bien connue de tous les habitants de ce pays, et, comme le Khomli est hanté par de nombreux vautours, on leur fait une chasse impitoyable pour venger Prométhée. Cette légende n'est pas la seule qui soit conservée dans cette partie du Caucase. Nous sommes ici dans l'ancienne Colchide, le pays où jadis Jason, sur son navire *Argo*, est venu chercher la Toison d'or. Jason était un prince grec, de Thessalie ; son oncle Pélias lui avait ravi le trône de son père, et, comme Jason lui réclamait son héritage, Pélias lui promit de le lui rendre, s'il faisait la conquête de la Toison d'or, en Colchide. Le tyran croyait bien que cette conquête était impossible et que le prince périrait.

— Qu'était-ce que cette Toison d'or ? demanda Olga.

— C'était la toison d'un bélier que Jupiter avait envoyé pour transporter, par les airs, en Colchide, deux princes grecs qu'il avait voulu soustraire à leurs ennemis. Elle était suspendue à un arbre, dans un bois sacré, et gardée par un dragon qui jamais ne s'endormait.

« Jason, décidé à conquérir cette toison, arma un navire appelé *Argo* et prit avec lui 54 guerriers qui furent nommés Argonautes. Parmi ceux-ci, se trouvaient des héros déjà célèbres, tels que Hercule, Pélée, Castor et Pollux, Admète, Télamon, Orphée, etc.

« Partis d'Iolchos, en Thessalie, ils débarquèrent en Colchide ; Jason sut gagner l'amitié de Médée, fille d'Ætès, roi du pays. Médée était une magicienne. Elle endormit le dragon par ses enchantements et remit la Toison d'or à Jason.

— Cette fable, expliqua à son tour, M. Montana, a été inspirée par la richesse de la Colchide, dont les rivières roulaient jadis des paillettes d'or. Les habitants plongeaient des toisons de brebis dans les eaux courantes, pour recueillir les paillettes. Des étrangers étaient venus souvent en Colchide, attirés par l'appât de ces richesses et l'histoire de Jason est sans doute le souvenir d'une de ces antiques expéditions. »

Tout en causant, les promeneurs étaient arrivés sur la place du marché. Cet endroit est très animé. C'est là que les habitants de Koutaïs se réunissent pour causer, en circulant au milieu de boutiques remplis d'objets disparates : tous les artisans, bouchers, charcutiers, cuisiniers, orfèvres, tapissiers, etc., travaillent en public, sous les yeux des promeneurs.

Ce qui étonna surtout Charles, c'est la façon de ferrer les chevaux. Il s'était d'abord écrié :

« Oh ! ce pauvre cheval qui est tombé !

— Non, répondit Michel, c'est un cheval qu'on ferre. On le jette à terre, puis, on ferre successivement les quatre pieds.

— Et celui-ci, que lui fait-on ? »

Charles montrait un autre cheval suspendu en l'air.



CEUX QUI PORTENT CES COIFFURES SONT DE RICHES PROPRIÉTAIRES

« C'est une autre façon de ferrer : une machine soulève le cheval et le maréchal se place dessous pour clouer les fers.

— C'est assez ingénieux, » répliqua le petit Français.

La foule était des plus bariolées : on y voyait des Tcherkesses au costume théâtral. Ils ont des tuniques rouges à longues manches et des pantalons de même couleur, serrés dans des jambières de cuir ornées de broderies éclatantes. Des brodequins pointus

leur servent de chaussures. La tunique est recouverte d'une cotte de mailles, comme les guerriers du moyen âge. Leur casque est une calotte de fer à laquelle est attaché un voile en mailles qui couvre la nuque et tombe sur les épaules.

Des types de races diverses circulaient sur la place.

« Voyez, disait M. Lermonof, ces montagnards caucasiens revêtus de la longue redingote serrée à la taille et portant une cartouchière de chaque côté de la poitrine, ce sont eux qui ont lutté jadis si longtemps contre les Russes ; ils fraternisent maintenant avec les Cosaques. Voilà aussi des Parsis, venus de l'Inde pour aller en pèlerinage à Bakou ; puis, des Kurdes, reconnaissables à leur énorme turban.

— Ils portent tout un arsenal avec eux, observa M<sup>me</sup> Montana, mais ce qui est extraordinaire, c'est ce turban : on dirait qu'ils ont plusieurs couvertures sur la tête.

— Ah ! madame, c'est que chez les Kurdes, la puissance et la richesse s'indiquent par le turban : ceux qui portent ces coiffures volumineuses, sont des begs ou de riches propriétaires.

— Drôle de façon d'afficher son importance, en s'enveloppant la tête d'un amas de châles ! »

#### IV. — EN ROUTE POUR TIFLIS

Après avoir passé quelques semaines à Koutaïs, M. et M<sup>me</sup> Montana résolurent, avec leurs amis, d'aller visiter les puits de pétrole de Bakou, en s'arrêtant à Tiflis, capitale de la Transcaucasie. Une ligne de chemin de fer traverse tout le pays, parallèle au Caucase et aboutit à la mer Caspienne.

Cette ligne est des plus pittoresques, dominée, au nord, par les sommets neigeux des montagnes. Nos jeunes voyageurs se montraient surtout un pic dont le sommet semblait se perdre au sein des nuages.

« C'est le mont Kazbeck, leur dit M. Lermonof, sa hauteur est de 5 044 mètres ; il dépasse donc le mont Blanc de 234 mètres. Les Russes ont construit, à sa base, une belle route qui, par le col de Darial, va de Tiflis en Europe, dans le pays des Circassiens. Là, est le Daghestan, cette région sauvage qui a été si longtemps

défendue contre les Russes par le fameux prophète Schamyl. Celui-ci, cerné une première fois par l'ennemi, dans la forteresse de Himry, s'échappa grâce à son agilité.

« Les Russes enfoncent la porte de la citadelle, lui dit-on, il est impossible de sortir.

— Rien d'impossible à celui qui a la foi ! » s'écrie-t-il.

Il s'élançe et d'un bon prodigieux, saute au-dessus de la tête



« DONNEZ DES ARMES AUX FEMMES », ORDONNE SCHAMYL.

des Cosaques qui avaient ouvert la porte ; il en tue plusieurs, mais il est blessé lui-même à la poitrine d'un coup de baïonnette et il a plusieurs côtes brisées par une pierre. Il réussit quand même à gagner la montagne où quelques-uns de ses soldats le rejoignirent et lui donnèrent des soins. Il guérit et reprit la lutte.

Une autre fois, bloqué dans une de ses forteresses, il manquait absolument de vivres et la famine décimait ses compagnons.

« Rends-toi, lui dit le général russe, pourquoi résister, puisque le sultan, chef des musulmans, a donné ce pays au tsar blanc ?

— Ah ! le sultan vous a donné ce pays, reparti le prophète, eh bien ! regarde cet oiseau perché en haut de cet arbre, moi aussi, je te le donne va le prendre ! »

Malgré sa situation désespérée, Schamyl se tira encore d'affaire par un stratagème. Son camp était situé sur un rocher élevé et escarpé qui surplombait à pic une rivière. Les Russes donnèrent l'assaut avec des troupes très nombreuses. La résistance des Circassiens fut acharnée.

« Donnez des armes aux femmes, ordonne Schamyl, il faut qu'elles prennent part à la défense et qu'elles se tuent, plutôt que de tomber aux mains des Russes. »

Elles se battirent avec un courage héroïque, mais l'ennemi avait envahi les remparts, tout espoir était perdu. Cependant, Schamyl avait pris ses dispositions pour s'échapper. Une terrible tempête qui venait d'éclater et une nuit des plus sombres viennent favoriser son projet.

« Les barques vous attendent, lui annonce un combattant.

— Bien ! répond le prophète, tout plutôt que l'esclavage ! »

Il appelle sa sœur Fathime.

« Fathime, lui dit-il, je ne puis t'emmener avec nous, mais je ne veux pas que tu sois prise par les Chrétiens. Dès qu'ils entreront dans la citadelle, tu te jetteras dans la rivière.

— J'obéirai à tes ordres, » répondit l'héroïne.

Alors, Schamyl, au moyen de cordes solides, descend du rocher, avec ses soldats les plus valides, et atteint le bord de la rivière. On avait accumulé des peaux de moutons dans les barques, sous lesquelles se cachent le prophète et ses compagnons. Cependant, l'attention des Russes avait été attirée par le bruit.

« Aux armes ! aux armes ! » crient les sentinelles.

On tire sur les fuyitifs, mais les balles s'amortissent sur les peaux et Schamyl s'échappe, sous les yeux des ennemis.

Le lendemain, la forteresse se rendit. Elle ne renfermait plus que quelques malades et des guerriers affaiblis par la faim. Toutes les femmes s'étaient poignardées et Fathime s'était jetée dans le précipice. Quant à Schamyl, après une guerre de 29 ans, il se rendit aux Russes, fut emmené à Saint-Petersbourg et traité non en vaincu, mais en héros. »

Tandis que M. Lermonof racontait l'histoire de Schamyl, le train entra dans la gare de Tiflis, l'antique cité persane, située

sur la Koura, dans un site admirable. Elle est construite dans un cirque formé par de hautes montagnes. La gare est assez loin de la ville.

« Nous allons prendre le tramway, dit le Caucasiens.

— Le tramway ! s'écria M<sup>me</sup> Montana toute surprise, je me



« IL FAUT TROIS ARMÉNIENS POUR ROULER UN PERSAN »

croyais dans une ville tout orientale où nos inventions n'étaient pas encore connues, et vous me parlez de tramway, comme si nous étions sur la Cannebière !

— Eh ! oui, madame, l'Orient s'efface de plus en plus et la civilisation pénètre jusqu'au centre de l'Asie.

— Tant mieux ! repartit M. Montana, je préfère cela au voyage à dos de chameau ou sur les charrettes criardes des Tartares. »

L'arrivée en ville est assez agréable : c'est la ville nouvelle où résident les Européens. De beaux ponts réunissent les deux rives que sépare la Koura. Les rues sont larges, bordées de riches maga-

sins russes, arméniens ou grecs. Le tramway, pour arriver au centre de la ville, traverse, sur un pont léger, l'effrayant précipice au fond duquel coule la rivière, entre deux parois à pic. Les maisons sont suspendues aux rochers, au-dessus du vide, avec des balcons qui le surplombent. Des églises, le théâtre, le palais du gouverneur, avec un parc magnifique, sont dominés par l'antique château de la reine Thamar.

Cette reine qui vivait au VIII<sup>e</sup> siècle, est très populaire en Caucasic et, de tous les vieux châteaux on dit : « c'est un château de la reine Thamar ».

Le lendemain matin, M<sup>mes</sup> Lermonof et Montana demandent à visiter le bazar. Une voiture les conduit, avec leurs enfants, dans un faubourg, à travers des rues étroites, tortueuses, escarpées : c'est la ville géorgienne et persane aux maisons basses, avec des balcons en saillie.

« Ce bazar, explique M. Lermonof, n'est qu'une foire immense, permanente, qui s'étend sur près de deux kilomètres. Les marchands s'établissent, à leur fantaisie, dans les rues, sans alignement et laissent à peine un passage aux visiteurs.

Nos petits voyageurs étaient éblouis, étourdis, au milieu du bruit et de l'encombrement qui règnent dans ce bazar. Ils ne cessaient de questionner M. Lermonof.

« Quelles sont, demandait Charles, ces peaux gonflées qui ont les quatre pattes en l'air ? On dirait de grosses bêtes noyées, comme on voit quelquefois des chiens dans nos rivières ?

— Ce sont des peaux de buffle, dont le poil est en dedans ; elles remplacent les tonneaux de votre pays. On les remplit de vin et celui-ci s'y conserve pendant des années.

— Il doit avoir un goût détestable.

— Les Caucasiens y sont habitués.

— Et que fait-on cuire dans ces grands vases de terre ?

— C'est le four des boulangers. Voyez : après avoir travaillé leur pâte, ils la déposent contre les parois de ces vases, au fond desquels il y a une couche de charbons ardents. Les pains sont plats.

— Ils ressemblent aux galettes sèches de notre pays.

— Tout ce monde travaillant en public, dit M<sup>me</sup> Montana, on sait au moins ce qu'on achète et on ne peut être trompé.

— Il ne faut pas trop s'y fier, madame, examinez de près ce que vous achetez, car ces marchands sont plus malins qu'on ne pense et il y a ici un proverbe qui dit : « il faut trois chrétiens

pour rouler un juif, trois juifs pour rouler un Arménien et trois Arméniens pour rouler un Persan. »

Un restaurant oriental était ouvert sur la place, les voyageurs voulurent en goûter la cuisine. On leur servit des confitures à la rose, du rôti de chameau, des boulettes parfumées au benjoin et de petites salades frites dans de la pâte, le tout relevé par beaucoup de poivre et de girofle.

« J'ai le palais en feu ! s'écriait M<sup>me</sup> Montana.

— Vous avez goûté de la cuisine persane, dit en riant M. Lermonof, le meilleur est de s'en tenir au *rehab*, c'est-à-dire à ces excellents petits morceaux de mouton cuits à la flamme et à notre plat national le *pilaf* (riz et mouton).

## V. — LA VILLE DU PÉTROLE

Après une dernière visite aux musées, aux écoles, et aux bains persans dont la réputation est bien méritée, M. Lermonof et ses compagnons reprirent le train pour gagner Bakou, sur la mer Caspienne, à l'extrémité orientale du Caucase.

Cette vieille cité où ils arrivèrent, après plusieurs heures de voyage, est le centre des puits de pétrole et de naphte. De loin, on aperçoit de sombres nuages qui cachent le ciel.

« Ce que vous voyez, dit M. Lermonof, provient des vapeurs qui s'élèvent du sol imprégné de pétrole. »

On entra dans la gare et une forte odeur de pétrole saisissait à la gorge les voyageurs habitués à l'air pur des montagnes. Ce fut avec curiosité qu'ils parcoururent cette cité du feu, unique au monde.

« La ville européenne, expliqua le Géorgien, ressemble à toutes celles que nous avons déjà visitées, mais, ce qui est intéressant, c'est la ville du pétrole, la Ville Noire, comme on l'appelle. Ce quartier mérite bien ce nom. Là, tout est noir, les murs, la terre, l'atmosphère, le ciel ; on sent le pétrole, on en respire les vapeurs, l'odeur âcre pénètre les vêtements ; on marche entre les nuages de fumée qui obscurcissent l'air et les flaques de boue huileuse qui détrempent le sol. »

Les jeunes écoliers virent avec étonnement les nombreux puits d'où le liquide inflammable sortait en fleuves profonds ou en fontaines jaillissantes. Un ingénieur russe, ami de M. Ler-

monof, les guidait et leur donnait les renseignements les plus intéressants.

« Voyez ces puits, disait-il, en leur montrant des pyramides de bois que couvrent les excavations, lorsqu'on les a creusés, au moyen du forage, le jet de pétrole a été si violent qu'on a été longtemps sans pouvoir recueillir le précieux liquide. En forant l'un d'eux, on entendit tout à coup un roulement souterrain et de violentes détonations, puis, une énorme colonne de naphte s'éleva à une grande hauteur et, pendant un mois, on ne put l'arrêter. Un réservoir de 2 000 hectolitres fut rempli en une demi-heure et le pétrole se répandit dans les campagnes, causant ainsi une perte de plus de 50 000 hectolitres par jour.

— Mais, observa Charles, puisque ce liquide est si inflammable, il y a ici un grand danger pour la ville.

— Ce danger existait au début, répondit l'ingénieur, parce qu'on ne prenait pas assez de précautions, mais, aujourd'hui, ces incendies sont rares. On allume même parfois le naphte qui surnage sur la mer, pour donner aux touristes le plaisir de voir « brûler les eaux ». En certains endroits, la terre est tellement imprégnée de gaz, qu'une simple imprudence peut l'enflammer et il brûle pendant des mois.

— Heureux pays ! s'écria Olga, où l'on n'a pas besoin de bois ni de charbon pour faire la cuisine !

— C'est vrai, mademoiselle, on creuse un trou, on installe la marmite sur deux pierres, on allume : en route le pot-au-feu !

— Voilà ce qu'il nous faudrait à Koutaïs.

— N'est-ce pas ici, demanda M. Montana, que se trouvait un temple où les adorateurs du feu venaient en pèlerinage ?

— Oui, à quelques kilomètres de Bakou s'élèvent encore les ruines de ce temple où le feu sort de terre. Les guèbres ou Parsis y viennent encore quelquefois accomplir les rites de leur religion. »

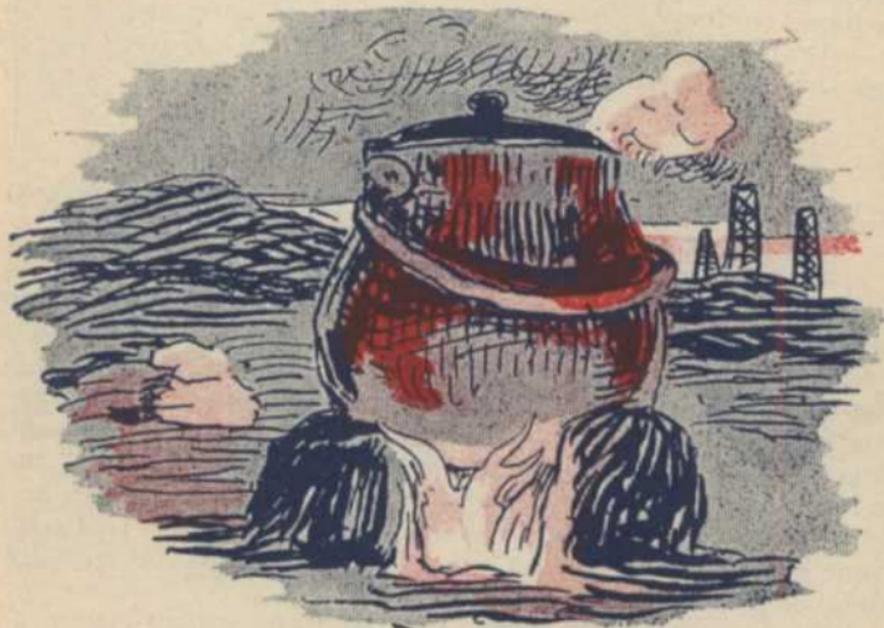
En revenant de la région des puits, nos voyageurs traversèrent la ville tartare. Dans une rue, ils entendirent une sourde rumeur qui sortait d'une maison turque, voisine d'une mosquée.

« Voici certainement une école, dit M. Lermonof, écoutez ces voix aiguës : ce sont des centaines d'enfants qui répètent leurs leçons à haute voix. »

Il ne fut pas difficile de voir l'intérieur de l'école, car elle se composait d'une seule salle ouverte sur la rue, au rez-de-chaussée. Charles et ses amis purent examiner la classe dont le plafond et les murs étaient couverts de caractères arabes. Des cahiers et des

livres étaient placés dans des niches, le long des murs, et les sacs des écoliers étaient suspendus aux piliers de la salle.

Le maître d'école, un mollah, coiffé d'un énorme turban, était assis dans un coin, à la façon des tailleurs et, autour de lui, également assis sur le plancher, sans aucun ordre, plus de cent écoliers lisaient sur leurs livres posés à terre.



#### ON INSTALLE LA MARMITE SUR DEUX PIERRES

« Comment peuvent-ils étudier leurs leçons, au milieu d'un tel brouhaha ? s'écria Charles.

— Tu vois, repartit Michel, ils se bouchent les oreilles, avec leurs mains.

— Oui, mais tous crient plus fort les uns que les autres.

— C'est bien le contraire de chez nous, où l'on est puni, si on trouble la classe.

— Regarde, voici un élève qui s'avance vers le maître.

— Il va réciter sa leçon, dit M. Lermonof.

— Oh ! oh ! s'écria Olga, le maître lui donne des coups de verge !

— Sans doute, repartit en riant son père, il n'a pas répondu suffisamment ; le maître ne manque pas de verges, il en a une douzaine à la portée de sa main et je vois qu'il en use assez souvent pour rappeler à l'ordre les petits distraits.

— Leur étude est donc bien difficile ? demanda Charles.

— Ils apprennent à lire et à écrire les caractères arabes et quelques versets du Coran. Le maître leur enseigne aussi l'histoire du pays, composée de contes et d'aventures héroïques.

— Vraiment, observa le jeune Français, ils ne doivent pas être bien savants, en sortant de l'école. »

## VI. — LA LÉGENDE DU CHATEAU DE TZICHÉ

La visite de Bakou étant terminée, M. Lermonof et ses amis reprirent la direction de Koutaïs.

« Avant de rentrer chez nous, leur dit le Géorgien, j'ai l'intention de vous faire connaître le site et la ville de Borjom. Ce sera pour nous un détour de peu d'importance et qui vous procurera l'avantage de voir le Vichy du Caucase, mais surtout les beautés de la haute vallée de la Koura. »

Le train conduisit les voyageurs jusqu'à Gori, petite ville située entre Tiflis et Koutaïs. Là, ils prirent une voiture qui, en quelques heures, les amena à Borjom.

« On ne croirait pas, disait M<sup>me</sup> Montana, qu'au centre d'un pays aussi sauvage, existe une station balnéaire installée d'une façon si élégante et si confortable.

— Les eaux thermales de Borjom, ses châteaux, ses villas, ses vastes parcs ombragés d'arbres centenaires, ses cascades et l'air pur, embaumé des senteurs des sapins, attirent, chaque année, le monde élégant de Tiflis et des autres villes. Ils trouvent ici une riche bibliothèque, des salons de lecture, un théâtre et, qui plus est, un kursaal, où se donnent de jolis concerts.

— Un kursaal ! O monsieur Lermonof, il n'y a plus d'Asie, il n'y a plus de Caucasic !

— Vous entendrez aussi la musique militaire qui joue tous les tours dans le parc, devant des centaines de baigneurs.

— Nous nous sauverons dans les forêts, repartit M<sup>me</sup> Montana, en riant, c'est là que nous retrouverons la sauvage Caucasic ! »

En effet, M. Lermonof et ses amis firent d'agréables excursions dans les environs de Borjom, conduits par un guide géorgien, nommé Mirvan, très au courant des coutumes et curiosités de la région.



IL USE DE VERGES POUR RAPPELER A L'ORDRE LES PETITS DISTRAITS

On rencontre, à chaque pas, sur le sommet des montagnes, les ruines imposantes d'antiques châteaux. De nombreuses légendes se rattachent à chacune de ces ruines, car le Caucase est, par excellence, le pays des légendes. Deux ruines, aux environs de Borjom, attirèrent surtout l'attention des voyageurs. Elles sont placées vis-à-vis l'une de l'autre et séparées par la Koura.

« Voilà, leur dit le guide, l'antique château de Lykanka, sur la rive droite et celui de Tziché, sur les rochers qui dominent à pic la Koura. Ces ruines ne sont plus habitées que par les rapapis et les mazaqualis.

— Quels sont ces personnages ? demanda Charles.

— Ce sont des nains qui se plaisent à jouer des farces, souvent fort désagréables, aux habitants des campagnes. C'est une race méchante et cruelle qu'il ne fait pas bon rencontrer, le soir.

— Savez-vous quelq. légende à leur sujet ?

— Oui, celle du château de Tziché.

— Racontez-nous la, » dirent les enfants.

On s'assit sous les sapins et Mirvan commença :

« Jadis vivait dans le château de Lykanka, une jeune princesse d'une grande beauté, nommée Dimitra. Elle était la maîtresse absolue de tous les pays qui sont arrosés par le fleuve Koura. Sa mère était morte depuis longtemps et son père avait été tué dans une guerre contre les Musulmans.

De nombreux prétendants recherchèrent la main de Dimitra, mais elle ne voulait épouser qu'un homme qui s'exposerait pour elle à un grand danger et en sortirait vainqueur.

Un soir, assise sur la terrasse de son château, elle contemplait la profonde vallée de la Koura et les ruines de Tziché dont la masse sombre dominait la rivière. Tout à coup, une grande lumière illumina les ruines, jetant un reflet sinistre sur la vallée. Dimitra appela une de ses dames d'honneur.

« Que se passe-t-il dans les ruines de Tziché ? lui demanda-t-elle, pourquoi cette illumination ? Ce château est pourtant inhabité et je n'ai pas entendu dire que des étrangers soient venus s'y établir.

— Madame, c'est la même chose, chaque année, la veille de Pâques ; seulement, vous avez toujours été absente à cette époque, invitée par des amis soit à Tiflis, soit à Koutaïs. C'est pourquoi vous ignorez ce qu'on raconte de ce château.

— Dis-moi, que raconte-t-on ?

— Chaque année, dans la nuit qui précède Pâques, les rapapis et les mazaqualis se réunissent dans ces ruines pour creuser le sol et chercher le rubis qui s'y trouve enfoui et qui assurera la toute puissance à celui qui le possèdera ; mais, jusqu'ici, ils n'ont pu encore le trouver, car ils reviennent, comme les années précédentes, renouveler leurs recherches.

— Je voudrais savoir s'ils ont trouvé ce talisman et, dans ce cas, tout tenter pour le posséder.

— Oh ! madame, ne parlez pas ainsi : les nains sont malfaisants et vindicatifs ; ils ne permettent pas qu'on approche des ruines et qu'on observe leur travail. On dit que plusieurs impru-

dents que la curiosité a poussés de ce côté, ont disparu, victimes de la vengeance des rapapis.

— Qu'importe ? je saurai bien trouver un homme courageux, qui, par amour pour moi, ira chez ces nains et me rapportera le rubis, s'ils l'ont déjà en leur possession. Pour cette année, c'est trop tard, mais je vais tout préparer pour réussir l'an prochain.



#### LES NAINS JOUENT DES FARCES AUX HABITANTS DES CAMPAGNES

— Hélas ! madame, à quel danger vous allez vous exposer ! » Malgré les conseils de sa confidente, la princesse Dimitra, poussée autant par l'amour-propre que par l'ambition, résolut d'arriver à la réussite de son dessein. Elle prit d'abord chez les habitants de la vallée, ses fidèles vassaux, les renseignements les plus complets sur les nains rapapis et mazaqualis et, quoique chacun affirmât qu'ils causaient à tout le monde une profonde terreur et que les plus braves Caucasiens n'osaient les approcher dans la nuit de Pâques, elle fit annoncer qu'elle était disposée à se marier, sans faire connaître les conditions qu'il fallait remplir.

Les seigneurs les plus illustres du pays se présentèrent dans son château et, pour l'épouser, firent valoir leurs richesses, leur puissance et leur bravoure.

— C'est bien, répondait Dimitra, vous êtes digne d'aspirer à ma main, mais, pour que je me décide à être votre épouse, il faut que vous alliez, la veille de Pâques, chercher le rubis qui donne toute puissance, chez les nains du château de Tziché. »

Dès qu'elle avait prononcé ces paroles, les prétendants pâlis-saient, ils étaient saisis d'une crainte invincible et s'éloignaient, en donnant un prétexte plus ou moins sérieux.

« Oh ! les lâches ! s'écriait la princesse, pas un seul ne voudra s'exposer à un danger peut-être imaginaire, pour être mon époux ! J'ai eu bien raison de les repousser, aucun n'était digne de moi. »

L'année se passa ainsi. Dimitra était de plus en plus excitée par le désir d'avoir le rubis : cette pensée était devenue pour elle une obsession ; elle ne dormait plus, elle ne mangeait plus, son cœur était rempli de colère et elle jurait que, si aucun homme n'osait tenter l'aventure, elle irait elle-même dans les ruines de Tziché, la veille de Pâques.

Or, dans la matinée de ce jour redouté, un jeune cavalier se présenta au château de Lykanka et demanda à voir la princesse. C'était un homme d'une taille imposante, dont les traits fiers et énergiques indiquaient la force et la volonté. Il montait un cheval fougueux, couvert du harnachement le plus riche et ses armes brillaient d'un vif éclat.

Dimitra fut émue, en le voyant, et se dit :

« Voilà celui que je voudrais avoir pour époux !

— Madame, lui dit le cavalier, je suis le prince Hamzat, fils du roi des Tcherkesses. Pour vous épouser, je suis prêt à aller ce soir, chez les nains, conquérir le rubis magique. »

A ces mots, la princesse frémit de crainte ; pour la première fois, son cœur insensible était en proie à une profonde émotion.

« Ignorez-vous, dit-elle, les terribles dangers auxquels s'exposent ceux qui approchent de l'assemblée de ces nains ?

— Je les connais, mais un chevalier doit être inaccessible à la crainte et ce sera un grand plaisir pour moi de braver un péril devant lequel tant d'autres ont reculé !

— O prince Hamzat, je renonce à mon désir de posséder ce rubis.

— Non, madame, mon honneur est engagé et je ne puis être votre époux qu'en vous apportant ce talisman, comme vous l'avez annoncé hautement dans toute la Caucasic. »



IL CONTINT SON CHEVAL ET S'AVANÇA LENTEMENT

Malgré les prières de Dimitra, le prince enfourcha son coursier et se dirigea au galop vers la Koura. Lorsqu'il eut franchi le pont qui réunit les deux rives, ils contint son cheval et s'avança lentement.

« Le courage, se dit-il, n'exclut pas la prudence, tenons-nous sur nos gardes. »

A mesure qu'il avançait vers les ruines, celles-ci lui apparaissaient plus resplendissantes de lumière ; les fenêtres, les tours, les donjons étaient illuminés et une multitude de petits êtres circulaient au milieu de cet amas de pierres, comme les fourmis aux approches de leur nid. Un bruit confus se faisait entendre et des flammes s'élevaient parfois du sol, comme si l'enfer vomissait des feux souterrains.

Tout à coup, Hamzat se vit entouré de plusieurs nains armés de pioches et de pics. Ils sautaient autour de lui, en chantant et en se bousculant.

« Viens, viens, beau chevalier, disaient-ils, entre dans notre palais, le roi des rapapis te fera bon accueil. »

Ils cherchaient à entraîner le cheval vers le château, en le tirant par la bride, lorsque parut devant Hamzat un nain d'une taille plus élevée, quoiqu'elle ne dépassât pas la hauteur d'une jacinthe.

« Que viens-tu chercher ici ? demanda-t-il au jeune prince, sais-tu que nul ne peut approcher de notre château, sans être puni de mort ? Cependant, j'aime la bravoure et tu es un brave ; entre dans notre domaine, nous te montrerons le merveilleux rubis que nous avons trouvé, ce soir, après tant d'années de recherches.

— Je veux, se dit Hamzat, rapporter ce rubis à la princesse Dimitra, et, pour y parvenir, il faut user de ruse... Je n'ai l'intention, expliqua-t-il au roi, ni de descendre de cheval ni de pénétrer dans votre château, montrez-moi seulement le rubis.

— Le voici, dit le rapapi, en mettant sous les yeux du prince une pierre rouge d'un éclat merveilleux et d'une taille extraordinaire. Si tu avais accepté notre hospitalité, je te considérerais comme un hôte sacré et je t'aurais donné cette pierre, mais ton refus nous fait douter de ta bonne foi. Tiens, bois cette coupe remplie de l'eau pure qui coule d'une source de notre rocher, tu seras alors notre ami et tu auras le rubis.

— Donne-moi d'abord la pierre, répondit Hamzat et j'accepterai la boisson que tu m'offres. »

Le roi lui remit le rubis, en même temps qu'il lui offrait la coupe. Ce geste enleva toute méfiance au prince et il allait boire l'eau cristalline, quand une voix mystérieuse lui dit, dans l'oreille :  
« Ne bois pas ; cette eau est un poison qui tue sur-le-champ. Fuis ces démons en toute hâte. »

Hamzat jeta la coupe, donna un coup d'éperon à son cheval et s'éloigna au galop de ces ruines maudites.



#### DES GARDES ACCOURURENT, PLEINS D'EFFROI

Les nains, appelés par le rapapi, s'élancèrent à sa poursuite, en hurlant de rage, mais le cavalier avait de l'avance et il parvint au château de Lykanka, où il cria :

« Ouvrez, ouvrez vite ! »

Les gardes baissèrent aussitôt le pont-levis et le prince se précipita dans la cour, au moment où les nains allaient l'atteindre.

« Madame, dit-il en s'inclinant devant Dimitra qui s'était élancée à sa rencontre, voici le rubis que vous désirez.

— O vaillant Hamzat, répondit-elle, remplie de joie, vous êtes le plus noble des chevaliers de la Caucasia et je suis votre fiancée.

Tandis qu'elle parlait, des gardes accoururent, pleins d'effroi.  
« Les nains, s'écrièrent-ils, viennent en foule attaquer le château ! »

Dimitra et Hamzat montèrent sur une des tours, pour voir ce qui se passait.

« Rendez-nous le rubis, hurlaient les nains, dont la troupe grouillante couvrait toute la vallée, rendez-nous le rubis ou bien malheur à vous ! »

— Le rubis a été conquis et m'a été donné par ce brave chevalier, répondit Dimitra, il ne vous appartient plus : vos menaces ne nous effraient point. »

A peine eut-elle dit ces mots, que les rochers tremblèrent sur leur base et le château s'écroura dans le fleuve, ensevelissant ceux qui s'y trouvaient et ne laissant que ces ruines noircies par le temps.

Ainsi parla le vieux guide géorgien et il ajouta :

Ces ruines nous montrent que l'orgueil et l'ambition conduisent toujours au malheur ceux qui s'y livrent sans frein. »

M. Lermonof et ses amis firent encore de nombreuses promenades dans les gorges de la Koura et reprirent le chemin de Koutaïs où ils rentrèrent le lendemain, charmés de cette excursion en Géorgie.

« Nous allons remporter en France, dit M<sup>me</sup> Montana, les souvenirs ineffaçables d'un des plus beaux pays du monde.

— Et aussi, d'un des plus riches et des plus hospitaliers, ajouta son mari.

— Et toi, demanda Michel à son ami Charles, qu'est-ce qui t'a paru le plus curieux dans ce voyage ?

— C'est le vieil instituteur de Bakou, frappant de ses verges les pauvres écoliers ! Et moi qui me plaignais parfois de nos classes ! Avec quel plaisir je vais retrouver, maintenant, mes professeurs de France ! »

## LISTE DES VOLUMES EN VENTE

### Série en noir (30 centimes le volume)

- |  |   |
|--|---|
| <p>2. — Voyage de Gulliver à Lilliput.<br/>         5. — Histoire d'Aladin.<br/>         6. — Gulliver chez les Géants.<br/>         7. — Sindbad le Marin.<br/>         8. — Histoires d'animaux.<br/>         9. — Contes d'Afrique.<br/>         13. — La Petite Blanche-Neige.<br/>         19. — Au pays des Merveilles.<br/>         20. — Le Tailleur fou et le Calife Cigogne.<br/>         24. — La Sirène ou le Palais sous la mer.<br/>         31. — Alice au pays des Merveilles.<br/>         36. — Le Tapis enchanté.<br/>         40. — Aventures du vieux Frère Lapin.<br/>         70. — Histoire d'une Tortue.<br/>         99. — Le Voyage merveilleux de François.<br/>         100. — Au Pays des Jouets.<br/>         101. — Histoire de Hassan le cordier.<br/>         102. — Aventures d'Œil-Yif.<br/>         108. — Contes de la Marche.<br/>         112. — L'Arbre de joie.<br/>         114. — Fantasio, le joueur de violon.<br/>         115. — Contes de Bourgogne.<br/>         116. — Le Joueur de flûte de Hamelin.<br/>         118. — Le Pays de Paresse.</p> | <p>122. — L'Orgueil de la Princesse Olga.<br/>         123. — Contes de la Forêt Noire.<br/>         125. — Contes d'autrefois.<br/>         133. — Contes des Voyages.<br/>         136. — La Poupée magique.<br/>         138. — Le Cheval enchanté.<br/>         144. — Histoire de Poucinet.<br/>         145. — Rip.<br/>         218. — Guynamer.<br/>         226. — La Tirelire merveilleuse.<br/>         236. — Vers les rives du Congo.<br/>         251. — Premières Armes du chevalier Bayard.<br/>         252. — La Dentellière de Bruzès.<br/>         254. — Les Débutés d'un grand Inventeur.<br/>         255. — Bob, le petit Écossais.<br/>         256. — Oulo, le petit Canaque.<br/>         257. — Le Dormeur éveillé.<br/>         258. — La Ville aux cent Pagodes.<br/>         269. — Les Petits Écoliers alsaciens.<br/>         269. — En l'An 1950.<br/>         261. — Le Roi des Corsaires.<br/>         262. — Méaventures de deux petits diables.<br/>         263. — Comment on fait son avion.<br/>         264. — Dans les prairies du Canada.</p> |
|--|---|

### Série en couleurs (30 centimes le volume)

- |  |   |
|--|---|
| <p>265. — Un Brave enfant.<br/>         266. — Contes du Périgord.<br/>         267. — Les Aventures de Kiki.<br/>         268. — Les douze francs de Richard.<br/>         269. — Chants français (1<sup>er</sup> vol.).<br/>         270. — La Force des Petits.<br/>         271. — Les Vacances aux Pyrénées.<br/>         272. — Le Courage du petit Jean.<br/>         281. — La Vocation du petit Benjamin.<br/>         283. — La Conquête de l'air.<br/>         285. — Au Pays des Amazones.<br/>         287. — Chants français (2<sup>e</sup> vol.).<br/>         288. — Un Petit Français au pôle sud.<br/>         289. — Aventures merveilleuses de Polichinelle.<br/>         290. — Le Petit Écrivain.<br/>         294. — Contes du Maroc.<br/>         293. — Un Jeune Limousin en Afrique occidentale.<br/>         293. — La Cloire du petit Potier.<br/>         294. — Le Voyage de deux petits Parisiens.<br/>         295. — Le Petit Musicien.<br/>         296. — L'Invincible Gayant.<br/>         297. — Un futur Astronome.<br/>         298. — L'Automobile du petit Pierre.<br/>         299. — Les Voleurs volés.<br/>         300. — Molière et Cyrano.<br/>         301. — Deux Jeunes Aviateurs.<br/>         302. — Les Filets bleus.<br/>         303. — Un grand Explorateur.<br/>         304. — Les Deux Rutes.<br/>         305. — Une Fée dans une marmite.<br/>         306. — Conte d'Alsace.<br/>         307. — La Première Bicyclette.<br/>         308. — Conte de l'Artiste.<br/>         309. — Aux pays des Perroquets.<br/>         310. — Aventures d'un jeune savant.<br/>         311. — Le Bon remède.<br/>         312. — Un jeune écuyer en Indochine.<br/>         313. — Les Joyeux Comédiens.<br/>         314. — La Bonne Vengeance.<br/>         315. — Le Petit Champion des courses.<br/>         316. — En Alsace.<br/>         317. — La Tour du Prisonnier.</p> | <p>318. — Chants français (2<sup>e</sup> vol.).<br/>         319. — Les Vacances au Pérou.<br/>         320. — Le Savant petit Père.<br/>         321. — Une Famille normande au Canada.<br/>         322. — Le petit Magicien.<br/>         323. — De Marseille aux Pyramides.<br/>         324. — Le Petit Mineur.<br/>         325. — Les Mystères de l'Égypte.<br/>         326. — Jean-Bart.<br/>         327. — Mémoires d'un Loup.<br/>         328. — Aventures d'un petit Tailleur.<br/>         329. — Un Glorieux marchand.<br/>         330. — La promesse de Carlo.<br/>         331. — La Tour d'Auvergne.<br/>         332. — Aventures d'un Grabe.<br/>         333. — Les bons Petits Lutins.<br/>         334. — Le Petit Cuisinier.<br/>         335. — Contes de Bretagne.<br/>         336. — Un Voyage en rêve.<br/>         337. — Au Pays des Diamants.<br/>         338. — Un Enfant de Génie.<br/>         339. — Un Petit nègre au Klondike.<br/>         340. — Le Petit magicien.<br/>         341. — Nouveaux contes de Noël.<br/>         342. — L'Ami des enfants.<br/>         343. — Une famille française en Mongolie.<br/>         344. — Les Jeux olympiques.<br/>         345. — Aventures d'un jeune peintre.<br/>         346. — Deux Enfants à Madagascar.<br/>         347. — Les Jeux olympiques (2<sup>e</sup> vol.).<br/>         348. — La Mystérieuse aventure de Walter Ta.<br/>         349. — Deux petits Colons.<br/>         350. — Les Légendes de la Mer.<br/>         351. — A Travers l'Far West.<br/>         352. — Contes préhistoriques.<br/>         353. — Les Jeux olympiques (3<sup>e</sup> vol.).<br/>         354. — Le Petit Horloger.<br/>         355. — Sur les bords du Saint Laurent.<br/>         356. — Les Vacances sur la Plage.<br/>         357. — Légendes japonaises.<br/>         358. — Obéron, roi des Lilles.<br/>         359. — Le Lion Brutus.<br/>         360. — Contes de ma tante.</p> |
|--|---|

Apprenez  
à dessiner



### Cahiers de croquis LAROUSSE

Les Mois fleuris — 12 cahiers. Couverture artistique de Grasset. Chaque cahier . 0 fr. 45

Le Dessin selon le programme, par G. MOREAU.  
8 cahiers. Couverture de P. RENOUARD. Chaque cahier. . . . . 0 fr. 30

*Majoration de 25 %*

### Le Croquis au Lycée

et à l'École, par P. RENOUARD. Pochette de 32 planches montrant à l'enfant comment un artiste, en quelques coups de crayon, interprète la nature, d'une façon vivante, juste et personnelle. . . . . 7 francs

*Sans majoration*



En vente chez tous les libraires  
et LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, rue Montparnasse,  
PARIS (6<sup>e</sup>).